

JEAN-PIERRE AUDIER

BLASON A DORER

COMEDIE EN TROIS ACTES



AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits. Cela peut être la SACD pour la France, la SABAM pour la Belgique, la SSA pour la Suisse, la SACD Canada pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

DISTRIBUTION

ADHEMAR DUMONT – Ex-baron du Mont de l'Epervier.

ADELAÏDE DES CHANEL – la sœur de l'ex-baron Adhémar.

BERNARD – curé et copain d'enfance de Joseph et Adhémar.

LUCILE – voisine d'Adhémar.

JOSEPH – patron de l'hôtel.

COLETTE – sa femme.

EMILIE – la femme de ménage de l'hôtel

ABEL – le garagiste (*copain de Joseph*).

GERTRUDE BLOCHE – cliente de l'hôtel.

HELOÏSE BLOCHE – sa fille qu'elle veut caser.



DECOR

Le hall d'un hôtel modeste. Au fond, la porte d'entrée ouvrant sur l'extérieur. A droite, un passage desservant les chambres et à gauche, un passage desservant le bar-restaurant.

A l'avant, à droite, panneau présentoir de publicités touristiques, accroché au mur, deux fauteuils autour d'une table basse avec revues, un portemanteau mobile.

A l'avant à gauche, un comptoir de réception, derrière lequel une porte donne sur le bureau.

ACTE I

La scène se passe dans le hall de l'Hôtel des Bains, dans une petite station balnéaire de Normandie.

SCENE 1

La scène est vide. Le téléphone sonne. Colette sort du bureau derrière le comptoir, décroche et dit :

COLETTE – Oui Madame, vous êtes bien à Aigreville, à l'Hôtel des Bains... Une chambre pour demain soir... Pour une semaine... De préférence avec vue sur la mer... Bien entendu ! A quel nom ?... Avec deux T ?... Un seul ? Comme ça se prononce !... Bien, à demain Madame... Mais bien sûr Madame... Au revoir Madame... Mais bien entendu Madame... Cela va de soit, Madame... Bien, au re... Au re... Au revoir Madame... *(Elle raccroche. Soupissant)* Il y a des clients qui sont vraiment exigeants ! *(Elle plonge le nez dans son registre et y écrit quelque chose.)*

(Emilie la femme de ménage, entre avec une pile de draps sur les bras.)

COLETTE – Ah ! Emilie, avez-vous préparé les 17 et 18 ?

EMILIE – Oui Madame !

COLETTE – Vous préparerez aussi la 12 pour demain.

EMILIE – Bien Madame. Dites, c'est exprès que vous avez mis le mec de la police au 22 ?

COLETTE – C'est un pur hasard ! *(Pendant toute cette scène, elle répond en consultant son registre.)*

EMILIE – Et les deux anciens combattants avec leurs femmes la semaine dernière, vous les avez installés au 14 et au 18 !

COLETTE – Une coïncidence !

EMILIE – La prochaine fois que vous avez un toubib, mettez-le au 33 !

COLETTE – Avec seulement 23 chambres, ça ne sera pas facile.

EMILIE – Les jeunes mariés de la chambre 16 sont partis !

COLETTE – Je sais, ils ont réglé leur note hier matin.

EMILIE – Ils n'ont pas consommé !

COLETTE – Pardon ?! (*Elle lève la tête.*)

EMILIE – Ils ont dormi comme frère et sœur, si vous voyez ce que je veux dire !

COLETTE – Mais enfin, qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

EMILIE – C'est que j'ai l'œil, moi. Il me suffit de voir un lit défait !

COLETTE – Voyons Emilie, mêlez-vous de ce qui vous regarde ! (*Entrée de Joseph, le patron de l'hôtel.*) Dis-lui, toi, moi, je ne sais plus comment faire !

JOSEPH – Ma femme a raison, dans notre métier il faut de la discrétion. Et le secret professionnel, qu'en faites-vous ?

EMILIE – Mais y a qu'à vous que je le raconte... Et aussi à la cuisinière. Et c'est tout !

JOSEPH – Le secret, pour vous les femmes, c'est tellement lourd à porter, que vous êtes obligées de vous mettre à plusieurs ! (*Il sort. Colette hausse les épaules.*)

COLETTE – Et les Bloche ?

EMILIE – Madame Bloche et sa fille nous quittent.

COLETTE – Elles nous quittent ? Elles devaient rester une semaine.

EMILIE – C'est vrai Madame.

COLETTE – Et ça fait à peine trois jours qu'elles sont ici !

EMILIE – C'est comme je vous dis.

COLETTE – Pourquoi veulent-elles partir aussi vite ?

EMILIE – C'est que Madame Bloche n'a sûrement pas trouvé chaussures pour les pieds de sa fille.

COLETTE – Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

EMILIE – Il paraît qu’elles ne bougent pas du casino. Elles cherchent un bon parti pour la plus jeune.

COLETTE – Vous croyez que Madame Bloche veut absolument marier sa fille ?

EMILIE – Oh, c’est sûr !

COLETTE – Il est vrai qu’il est grand temps de lui trouver un époux. Quel âge peut-elle avoir ?

EMILIE – Dans les 32-35 ans à peu près.

COLETTE – De plus elle ne paraît pas très délurée.

EMILIE – Attention Madame, les voilà !

SCENE 2

(Entrée de Madame Bloche et de sa fille Héloïse.)

COLETTE – Bonjour Mesdames, avez vous bien dormi ?

GERTRUDE – Bonjour ! Préparez ma note s’il vous plaît !

COLETTE – Vous nous quittez déjà ?

GERTRUDE – Un impondérable !

COLETTE *(tout en préparant la note)* – Emilie, si vous voyez entrer Monsieur le baron, dites-lui que sa sœur et son beau frère ont annoncé qu’ils arriveraient vers dix heures.

GERTRUDE *(intriguée)* – Vous avez un baron dans votre clientèle ?

COLETTE – Non, mais sa sœur lui a donné rendez-vous ici, à l’hôtel. Son château est à trois kilomètres d’ici. Le Château de l’Epervier.

GERTRUDE – Et... Il est marié votre baron ?

COLETTE – Lui, oh non, il est tout ce qu’il y a de célibataire.

GERTRUDE – Un baron célibataire ! Tu entends ça Héloïse ?

HELOISE – Oh oui, bonne maman. J’ai entendu !

GERTRUDE – Finalement, nous allons peut-être rester un ou deux jours de plus !

COLETTE – Alors, votre note ?

GERTRUDE – Plus tard ! Et votre baron, où pouvons nous le trouver ?

COLETTE – Sa sœur va arriver et ils doivent se voir ici, dans le hall !

GERTRUDE – Soyez assez aimable pour lui dire que Gertrude Bloche et sa fille aimeraient le rencontrer !

HELOISE – Est-ce bien nécessaire bonne maman ?

GERTRUDE – C'est pour ton bien mon enfant, c'est pour ton bien !

(Elles repartent en direction des chambres, sur la droite.)

SCENE 3

(Emilie entre par la droite. Abel entre au fond par la porte d'entrée.)

COLETTE – Ah Emilie, si Monsieur le baron arrive, soyez gentille, prévenez-moi.

EMILIE – Bien Madame. Ah, si j'étais libre, j'aurais bien aimé être baronne... *(Elle sort côté chambre.)*

ABEL – Je ne savais pas que vous connaissiez un baron !

(Entrée de Joseph le patron de l'hôtel à gauche, côté bar.)

JOSEPH – Ah tiens, c'est toi Abel. Et ma voiture ?

ABEL – Elle est prête. J'étais venu te le dire et du coup, j'ai appris qu'il existait un baron dans ce bled.

JOSEPH – C'est Colette qui l'appelle comme ça.

ABEL – Pourquoi, il ne l'est pas ?

JOSEPH – Eh ben non !

COLETTE – Oui mais il l'a été !

JOSEPH – Son père l'a été. Pas lui !

ABEL – C'est quoi cette histoire ?

JOSEPH – C'est simple. Pas très loin d'ici, on peut voir le Château du Mont de l'Epervier. Petite noblesse, noblesse d'empire. Autrefois, ils s'appelaient « Dumont », Dumont en un seul mot. Et puis vers 1800, un de leurs ancêtres s'est distingué dans

les armées de Napoléon, au point de devenir général. L'Empereur l'a nommé baron et leur a donné des terres sur la colline de l'Epervier, rapport au fait qu'il y avait des rapaces dans le secteur.

COLETTE – Et du coup, il se sont fait appelés barons du Mont de l'Epervier.

ABEL – Et tu disais qu'il avait perdu son titre ?

JOSEPH – Le dernier baron est devenu veuf avec sur les bras deux enfants en bas âge ; une fille Adélaïde et un garçon Adhémar. On les appelait les deux « Adé ».

ABEL – Les deux Adé ?

JOSEPH – Ben oui, Adhémar et Adélaïde !

ABEL – Ah, d'accord !

JOSEPH – Leur père, le baron, s'est mis à boire et à jouer. Si bien que les terres, les métairies, les bois, tout a été vendu.

COLETTE – Quel malheur !

JOSEPH – Juste avant de mourir d'une crise cardiaque, il avait joué leur titre de noblesse. Un peu plus le château y passait aussi et ils auraient été à la rue.

COLETTE – Si c'est pas dommage de voir tout ça disparaître. *(Elle sort, côté bureau.)*

JOSEPH – Et Colette continue à l'appeler « Monsieur le baron », alors qu'il est juste Adhémar Dumont, un point c'est tout !

ABEL – Mince, je comptais lui coller une affaire.

JOSEPH – Une affaire !

ABEL – Moi, mécano de profession, je viens de me faire refiler une superbe voiture de collection. Une « Delahaye ». Belle carrosserie, fauteuils cuir impeccables, tableau de bord en merisier et tout.

JOSEPH – Donc, une affaire !

ABEL – Tu parles, moteur hors d'usage et la rouille partout sous les couches de peinture et en plus du faux cuir. Elle ne vaut pas le dixième de ce que je l'ai payée.

JOSEPH – Mon pauvre vieux !

ABEL – Je suis tombé sur une charmante vieille dame et nous avons traité l'affaire devant un excellent porto et une assiette de langues-de-chat.

JOSEPH – Mais, tu peux porter plainte !

ABEL – Même pas ! J'ai payé les trois quarts en liquide. (*Gêné*) Tu sais, pour la comptabilité...

JOSEPH – Règle numéro un, se méfier des charmantes veilles dames avec leur porto et leurs langues-de-chat !

ABEL – Je me disais à l'instant, un baron, pour peu qu'il n'y connaisse rien en bagnole, ça ne peut aller qu'à lui !

JOSEPH – T'es mal tombé. Je ne suis même pas sûr qu'il aurait de quoi racheter la roue de secours. Il est complètement à sec.

ABEL – Tant pis !

SCENE 4

(*Entrée d'Adhémar et de Bernard, le curé, porte d'entrée au fond.*)

JOSEPH – Tiens, quand on parle du loup...

ADHEMAR – Bonjour Joseph ! Bernard venait par ici, on a fait un bout de chemin ensemble.

JOSEPH – Salut curé ! Tenez, je vous présente Abel, le nouveau garagiste du coin. Bernard, le curé de la paroisse et Adhémar, dit « le Baron » !

ABEL – Alors, c'est vous le Baron !

ADHEMAR – Hélas non ! Le destin ne l'a pas permis. (*Entrée de Colette, côté bureau.*)

COLETTE – Bonjour Monsieur le curé ! Monsieur le Baron...

ADHEMAR – Bonjour Colette ! Ma sœur et mon beau-frère sont-ils là ?

COLETTE – Je les attends vers dix heures (*regardant sa montre*), ils ne devraient plus tarder.

JOSEPH – Tu vas me trouver curieux, mais pourquoi ne sont-ils pas allés chez toi au château ?

ADHEMAR – C'est que depuis quelques temps, ma maison n'offre plus vraiment le confort, contrairement à cet hôtel. J'irais même jusqu'à dire qu'il n'y a plus de confort du tout !

BERNARD – Mais pourquoi veut-elle te voir ta sœur ?

ADHEMAR – Ça, je l'ignore. Ça fait bien deux ans qu'elle ne m'a pas rendu visite.

COLETTE – Elle a retenu deux chambres au nom de Des Chanel. Je crois que Juliette est avec eux. *(Elle sort côté bar.)*

ADHEMAR – Juliette, mon adorable nièce, ça c'est une bonne nouvelle.

ABEL – Ils s'appellent Des Chanel, comme un ancien président de la république ?

ADHEMAR – Oui mais, Des, plus loin Chanel. Ça ne se touche pas !

JOSEPH – Ta sœur n'a jamais pu se passer d'un nom à particule.

BERNARD – Ça y est, le communiste se réveille et va bouffer de l'aristo !

JOSEPH – Toi Curé, laisse mes opinions politiques de côté, tu veux !

ABEL – Chanel, Chanel,... Ils sont parents avec Coco Chanel ?

BERNARD *(montrant Joseph)* – Non, le Chanel c'est plutôt Adélaïde, la sœur du baron et le coco,... c'est lui *(Bernard, Adhémar et Abel s'esclaffent.)*

JOSEPH – Tu ne peux pas t'empêcher de râler après mes convictions, hein !

BERNARD – Avoue que tu as assez bien réussi dans les affaires non !

JOSEPH – Parce que j'ai un hôtel ?

BERNARD – Les opinions à gauche et les spéculations à droite !

JOSEPH – Quoi ! Tu oses me dire que je spécule à droite !

BERNARD – Non, quand je dis spéculations à droite, je veux dire « d'adroites spéculations ».

JOSEPH – Ah, j'aime mieux ça !

ADHEMAR – Arrêtez de vous chamailler tous les deux. *(A Abel)* Nous sommes trois copains d'enfance, et je les ai toujours connus comme ça. J'ai même souvent dû les séparer.

JOSEPH – En tout cas, moi l'aubergiste, si j'avais été là-bas, en Palestine, il y a 2000 ans, ton Jésus il ne serait pas né dans une étable et ses parents auraient eu une belle chambre !

BERNARD – Ça n'était pas possible, tous les hôtels étaient complets !

JOSEPH – Les veinards !

ADHEMAR – Tu parles de Joseph et Marie ?

JOSEPH – Non, je parle des tauliers ! C'est pas ici qu'on peut dire que les hôtels sont complets.

ADHEMAR – Début décembre, c'est un peu normal.

JOSEPH – Tu n'étais pas venu pour me parler politique et d'hôtels complets ? Quel est ton problème, Curé ?

BERNARD – Toujours le même. Notre église n'est plus étanche. Les gouttières se multiplient. Il faut vraiment envisager des travaux de couverture.

ADHEMAR – Ah, les gouttières... Ça je connais !

BERNARD – C'est pour ça que je n'irai jamais te taper.

ADHEMAR – Sous chacune d'entre elles, j'ai mis un récipient. C'est fou le nombre de choses hétéroclites qu'on peut admirer. Ça va de la simple bassine, aux trois casques allemands en passant par une impressionnante collection de vases de nuit de la Tante Zulma d'Honfleur, jusqu'à une sorte de fauteuil étanche en zinc pour bain de siège. Sans parler de... Bref, je pourrais ouvrir le plus beau magasin d'antiquités de toute la Normandie.

ABEL – Mais les travaux sur l'église, c'est pas le boulot de la mairie, ça ?

BERNARD – En principe oui, mais le Maire fait la sourde oreille.

ADHEMAR – Il a sans doute d'autres priorités !

BERNARD – Lui et ses adjoints ne viennent à l'église que pour les enterrements, et encore pas tous. Vous savez où sont placés le Maire et son équipe... sur cette petite estrade, à droite du chœur. Ils aiment bien cette place, on les voit de loin, ça les flatte. Je m'étais aperçu qu'il y avait une petite gouttière juste devant la chaise du Maire. Une nuit, avec une grande échelle que j'avais empruntée à la mairie, soit disant pour enlever les toiles d'araignées, muni d'un bâton, j'ai largement agrandi la gouttière en question. Et j'ai attendu...

JOSEPH – Tu as attendu ?

BERNARD – Depuis plus d'un an, tous les enterrements se sont déroulés sans une goutte de pluie. Ici, en Normandie, vous vous rendez compte !

JOSEPH – C'est sûr que ton bon Dieu n'était pas avec toi.

BERNARD – Et il y a un mois, pour l'enterrement de notre centenaire, un miracle. Au moment où j'allais asperger le cercueil, une énorme averse ! Le Maire stoïque a résisté à l'envie de changer de place.

ADHEMAR – Je me souviens, l'église était pleine à craquer.

BERNARD – Du coup, le filet d'eau qui tombait d'assez haut s'écrasait sur sa tête, et comme il est chauve, ça éclaboussait la moitié du conseil municipal. J'étais aux anges ! Le ciel me venait en aide et ce jour-là, à nous deux, nous avons pu bénir beaucoup de monde.

ADHEMAR – Le Maire a dû comprendre l'urgence de la situation.

BERNARD – Pas vraiment. J'ai eu beau lui expliquer que l'eau qui venait du ciel dans une église était divine, il n'a pas apprécié. Résultat, il m'a pris en grippe et a attrapé une angine.

JOSEPH – Il n'est pas prêt de te voter des crédits.

BERNARD – Il a quand même envoyé des employés de la ville pour réparer la gouttière municipale. Mais les autres...

ADHEMAR – Alors, tu viens taper les commerçants !

JOSEPH – Tu sais, en ce moment c'est la morte saison...

BERNARD – Je sais mon fils, je sais !

JOSEPH – Ah, voilà encore une chose que je n'arrive pas à avaler. *(Aux autres)* Quand il me parle, il dit « mon fils ». Quand on est plusieurs il dit « mes frères ». Et dans ces moment-là on doit lui dire « mon père » ! Y'aurait pas des problèmes de parenté dans votre religion ?

BERNARD – Tu n'es qu'un mécréant, tu ne viens jamais à l'église !

JOSEPH – Je n'y vais peut-être pas, mais je te rappelle que c'est moi qui fournis ton vin de messe.

BERNARD – C'est vrai, et ton jurançon est excellent. Il te sera beaucoup pardonné !

JOSEPH – Là, c'est Saint-Bernard qui parle !

ADHEMAR – Saint-Bernard ? Tu es déjà canonisé ?

JOSEPH – Avec tous les canons que je lui ai offert au bar, c'est bien la moindre des choses !

ABEL – Saint-Bernard, c'est aussi le nom des chiens qui portent un tonnelet de rhum au cou ?

JOSEPH – A ceci près, c'est que lui au lieu de le porter au pauvre type en détresse, il le boit le rhum.

BERNARD – Justement, chaque fois que je viens ici, tu m'en offres toujours un.

JOSEPH – Direction le bar les amis, je vous montre le chemin, parce que quand le curé parle de rhum, on le sent tout de suite plus près des Antilles que du Vatican !

ADHEMAR – Et chacun sait que tous les chemins mènent au rhum !

BERNARD – Ah non, pas toi !

(Croisant Colette, ils sortent vers le bar en riant.)

SCENE 5

(Emilie entre à son tour côté chambres.)

COLETTE – Ah, ces deux-là, ils se chamaillent et ils s'adorent. Quand l'un d'eux a mal à la gorge, l'autre arrive avec le sirop.

EMILIE – Ça ne les empêche pas de s'engueuler !

COLETTE – Tous les dimanches nous invitons Bernard à déjeuner. Il y a deux ans, ce jour-là, ils avaient chacun une extinction de voix.

EMILIE – Ça a dû vous reposer.

COLETTE – Ils se sont envoyé leurs vacheries en écrivant sur la nappe. Du coup, je ne l'ai jamais lavée et je la garde en souvenir.

(Elles ressortent chacune de leur côté.)

SCENE 6

(Un temps. Entrée de Madame Bloche et de sa fille côté chambres.)

GERTRUDE BLOCHE – Personne ! Décidément c'est l'hôtel des courants d'air ici ! Quand je pense qu'on devait nous présenter à un baron !

HELOISE – On devrait s'en aller bonne maman !

GERTRUDE – Tu n'y penses pas ! Un baron, et de plus... Célibataire !

HELOISE – Mais je ne demande rien moi !

GERTRUDE – Sois raisonnable, il faudra bien te caser un jour ou l'autre.

HELOISE – Tous ceux qu'on a rencontrés sont trop vieux !

GERTRUDE – Ma fille, ce n'est pas l'âge qui compte, c'est leur fortune.

HELOISE – Tu m’avais toujours parlé d’un prince charmant !

GERTRUDE – Là, tu auras un baron charmant !

HELOISE – Mais si c’est encore un vieux ?

GERTRUDE – Eh bien, tu auras un vieux baron charmant, voilà tout !

HELOISE – Moi ce que je voudrais, c’est surtout de l’amour !

GERTRUDE – Ne sois pas exigeante en plus !

HELOISE – Mais papa en parlait tout le temps !

GERTRUDE – Il en parlait même beaucoup trop. Surtout avec d’autres personnes.

HELOISE – Il avait un tel succès avec les dames !

GERTRUDE – Il en est même mort. Et pas dans son lit, le vaurien !

HELOISE – Tu crois qu’on lui en voulait, bonne maman ?

GERTRUDE – Un mari jaloux de trop et il a eu la plus belle correction de sa vie.

HELOISE – C’est vrai qu’il n’était pas en bon état, le pauvre !

GERTRUDE – La rate et le foie éclatés, les reins en compote...

HELOISE – Lui qui en était si fier, de ses reins !

GERTRUDE – Vois-tu ma petite, l’amour ça n’apporte que des désagréments !

(Entrée de Colette.)

COLETTE – Ah mesdames, vous étiez seules, il fallait sonner.

GERTRUDE – Je n’ai toujours pas rencontré votre baron. Je voudrais lui présenter ma fille. Elle est en âge de se marier et...

COLETTE – Là je vous arrête ! Le baron n’acceptera jamais d’entraîner une femme dans sa ruine.

GERTRUDE – Dans sa ruine ?

COLETTE – Son château s’écroule, il est criblé de dettes et de plus, il n’a même plus le titre de baron.

GERTRUDE – Mais alors, il n’y a aucun espoir de ce côté ?

COLETTE – Je crains que non Madame, et il a trop de fierté pour accepter une riche héritière !

GERTRUDE – Ce n'est pas vraiment le cas !

HELOISE – Alors bonne maman, on peut partir ?

GERTRUDE – Oui, nous n'avons que trop tardé. Faites notre note, nous montons chercher nos bagages !

(Elles sortent, côté chambre.)

COLETTE – Qu'est-ce qu'elles s'étaient imaginées ? *(Elle sort côté bureau.)*

SCENE 7

(Entrée de Bernard, de Joseph et Adhémar venant du bar.)

ADHEMAR – Tu en veux toujours à ma sœur ?

JOSEPH – Il y a longtemps que j'ai oublié cette chipie !

BERNARD – Il faut reconnaître que vos pères auraient fait quelques difficultés !

ADHEMAR – Sans compter leurs candidatures à la mairie.

JOSEPH – Sûr, ça n'était pas fait pour le rapprochement de nos familles !

ADHEMAR – Et du coup, au milieu de ces querelles, c'est le père de Bernard qui a raflé la mise !

JOSEPH – Eh oui, le goupillon qui l'emporte sur la faucille. Un maire curé, quel gâchis !

BERNARD – Dis tout de suite qu'on est curé de père en fils !

JOSEPH – Ben quoi, c'est pas la vérité ?

BERNARD – Mon père était instituteur !

JOSEPH – Oui, mais dans une école catho, ça revient au même.

BERNARD *(à Adhémar)* – Ainsi donc ta sœur vient te rendre une petite visite !

ADHEMAR – Oui, je l'attends ici, à l'hôtel !

BERNARD (*à Joseph*) – J'espère que tu ne seras pas désagréable avec Adélaïde toi !

JOSEPH – Adèle ne compte plus pour moi, elle n'existe plus !

BERNARD (*chantant*) – Car elle est morte Adèle, Adèle ma bien aimée...

JOSEPH – Mortadelle, mortadelle...et toi tu n'es qu'un sale ami !

ADHEMAR (*soupirant, résigné*) – Don Camillo et Peppone, le retour !

(*Entrée de Abel porte du fond.*)

ABEL – Tiens Joseph, j'ai garé ta voiture devant le bar. Voilà tes clefs ! (*Il les lui tend.*)

BERNARD – Je ne me ferai jamais à l'idée que tu te prénommes Joseph. (*Entrée de Colette côté bureau.*) Joseph l'époux de Marie. De la part de tes parents, c'est surprenant !

COLETTE – Ne cherchez pas Monsieur le curé, Joseph c'est aussi le prénom de Staline !

BERNARD – Je me disais aussi ! Si j'avais eu à parier pour l'origine, je crois que j'aurais perdu.

ABEL – Vous êtes joueur Monsieur le curé ?

BERNARD – Non, Dieu me garde d'un tel défaut !

ABEL – Et vous Monsieur le baron ?

ADHEMAR – Moi, jamais de la vie ! Mon père m'a dégoûté du jeu pour le reste de mes jours.

JOSEPH – Dis donc Baron, t'as quand même fait un loto chez moi hier !

ADHEMAR – Je joue une grille une fois par an, pour mon anniversaire. Si tu appelles ça jouer !

JOSEPH – Bon, je te ramène Abel ! On te dépose chez toi Curé ?

BERNARD – Ce n'est pas de refus !

JOSEPH (*en sortant porte du fond*) – Tu veux combien pour tes gouttières ? (*Les voix se perdent en coulisses. Adhémar reste seul avec Colette.*)

ADHEMAR – Si on me demande, je suis au bar.

(*Il sort, côté bar. Entrée d'Emilie, côté chambre.*)

EMILIE – La mère Bloche et sa fille s'en vont ?

COLETTE – Cette fois, je crois que oui. La pauvreté de Monsieur le baron les a effarouchées.

EMILIE – Bon débarras !

COLETTE (*sur un ton de reproche*) – Ce sont des clientes, Emilie !

SCENE 8

(*Entrée d'Adélaïde portant une valise*).

COLETTE – Bonjour Madame.

ADELAIDE – Bonjour, j'ai retenu deux chambres. Des Chanel !

COLETTE – Madame des Chanel, je ne vous avais pas reconnue.

ADELAIDE – Vous êtes sans doute la femme de Joseph ?

COLETTE – Eh oui, je suis la personne qu'il a choisie pour oublier une certaine Adélaïde.

ADELAIDE – Ne me dites pas qu'il pense encore à moi !

COLETTE – Mais si !

ADELAIDE – Nous ne venions jamais ici, que pour les vacances et encore, nous ne bougions pas du château.

COLETTE – Pourquoi avoir choisi notre hôtel ?

ADELAIDE – Il n'y en a que deux, et l'autre est fermé.

COLETTE – Pourquoi n'allez-vous pas au château, chez votre frère ?

ADELAIDE – Pour qu'on retrouve un jour nos corps sous les décombres, merci bien !

COLETTE – Vous resterez longtemps ?

ADELAIDE – Quarante huit heures, au plus. J'espère que certains souvenirs nostalgiques ne vont pas gâcher notre séjour.

COLETTE – Vous n'avez pas l'impression, en venant ici, chez Joseph, de rouvrir une ancienne blessure ?

ADELAIDE – N'exagérons pas ma Chère, nous n'avons jamais dépassé le stade du flirt ?

COLETTE – Il vous aimait.

ADELAIDE – Il me désirait, c'est différent !

COLETTE – Et vos familles étaient diamétralement opposées.

ADELAIDE – Vous pouvez le dire, ma Chère. J'étais de noble extraction, lui était un roturier.

COLETTE – Evidemment !

ADELAIDE – Ne mélangeons pas les genres, voulez-vous !

COLETTE – Mais nous avons changé d'époque.

ADELAIDE – Vous peut-être ma Chère, moi pas !

COLETTE – Il voulait faire de vous sa femme.

(Entrée d'Emilie côté chambre).

ADELAIDE – Si je m'étais donnée à lui, il prolongeait sa révolution Française. J'étais sa victoire, son Valmy !

COLETTE – Ah Emilie, portez les bagages de Madame des Chanel dans sa chambre. *(Provocatrice)* « Des Chanel » ma Chère, c'est bien en un seul mot ?

(Emilie repart côté chambre.)

ADELAIDE – Non très Chère, avec la particule ! La famille de Gaétan a dû accoler les deux parties au moment de la révolution. Mais, lorsque nous nous sommes mariés, j'ai tenu à remettre les choses en ordre.

COLETTE – Vous aviez retenu deux chambres. Une pour vous et votre mari et l'autre pour votre fille. Et vous êtes seule ?

ADELAIDE – Mon mari a dû rester à Paris pour quelques problèmes techniques dans l'entreprise. Quant à ma fille, elle m'a demandé de la déposer en face de la mairie. Elle avait, paraît-il, rendez-vous avec un ami d'enfance.

COLETTE – Et cet ami, ce ne serait pas Romain par hasard ?

ADELAIDE – Est-ce que je sais moi !

COLETTE – Eh bien, je peux vous dire qu'en ce moment elle est avec lui.

ADELAIDE – Votre fils et Juliette ne se sont pas revus depuis deux ans !

COLETTE – Oui, mais il a reçu une lettre d'elle, il y a deux jours !

ADELAIDE – Vous êtes mieux renseignée que moi, ma Chère !

COLETTE – C'est normal ma Chère, mon fils me fait des confidences.

ADELAIDE – C'était une amourette de vacances, rien de plus !

COLETTE – Une amourette qui remonte à dix ans, je n'appelle plus ça une amourette !

ADELAIDE – Très Chère, j'aurais aimé ne pas aborder un sujet qui fâche !

COLETTE – Et en quoi, ma Chère, cela pourrait-il nous fâcher ?

ADELAIDE – Votre fils tient de son père !

COLETTE – C'est-à-dire ?

ADELAIDE – C'est-à-dire qu'il est aussi buté que lui ! Ah, quand ils ont une idée en tête !

COLETTE – Romain a une idée en tête ?

ADELAIDE – Il veut réussir là où son père a échoué ! Si on ne peut pas avoir la mère, on essaie d'avoir la fille.

COLETTE – Et Juliette, qu'en pense-t-elle ?

ADELAIDE – Juliette, ma Chère, est encore bien jeune. Et je me charge de lui faire sortir ce projet de la tête !

COLETTE – Vous oubliez, ma Chère, qu'ils vont avoir dix huit ans tous les deux dans quelques semaines et que ce jour-là ils seront majeurs.

ADELAIDE – On ne commet pas de mésalliance chez les des Chanel, ma Chère !

COLETTE – Et d'après vous l'amour serait une mésalliance, très Chère.

ADELAIDE – Je me comprends. Je vois mal ma fille finir sa vie ici à changer les draps des clients et à faire la plonge !

COLETTE – Cette inquiétude vous honore, mais je vous signale que je ne fais pas ces travaux non plus.

ADELAIDE – Je ne disais pas ça pour vous, très Chère !

COLETTE – Je l'espère bien, ma Chère !

SCENE 9

(Entrée d'Adhémar côté bar).

ADHEMAR – Adélaïde, tu étais arrivée, je suis heureux de te voir !

ADELAIDE – Moi de même mon cher frère !

COLETTE – Je vous laisse ! *(Au public)* Finalement, Joseph avait raison. La guillotine avait du bon ! *(Elle sort coté bureau.)*

ADHEMAR – Mais, tu es seule ?

ADELAIDE – Oui, Gaétan a été retenu à Paris pour des problèmes très graves. Je vous expliquerai !

ADHEMAR – Dommage, ton mari est un homme fort sympathique et j'aurais aimé le revoir. Mais, mon adorable nièce n'est pas là non plus ?

ADELAIDE – Si, elle avait rendez-vous devant la mairie avec un copain.

ADHEMAR – Romain !

ADELAIDE – Romain, Romain, pourquoi spécialement Romain ?

ADHEMAR – Mais parce qu'ils sont amoureux, voilà tout !

ADELAIDE – C'est une gamine !

ADHEMAR – Ils sont amoureux depuis leur première rencontre. Ils avaient huit ans.

ADELAIDE – A huit ans, on n'est pas amoureux !

ADHEMAR – Si, la preuve !

ADELAIDE – Qu'est-ce qui vous fait dire ça, mon frère ?

ADHEMAR – Arrête de me vouvoyer, on est entre nous.

ADELAIDE – C'est une question de principe ! Alors, cette preuve ?

ADHEMAR – Juliette m'écrit régulièrement et elle me parle de ce garçon dans toutes ses lettres.

ADELAIDE – Ça m'étonnerait que Joseph soit ravi de voir son fils avec ma fille !

ADHEMAR – Je n'en sais rien.

ADELAIDE – De toute façon pour moi c'est non !

ADHEMAR – Ecoute, ils s'appellent Romain et Juliette, mais ce n'est pas une raison pour que vous vous amusiez à jouer les Capulet et les Montaigu !

ADELAIDE – Ça n'a rien à voir !

ADHEMAR – Nous reparlerons de tout ça une autre fois. Tu viens de me dire que Gaétan avait de gros problèmes. Raconte !

ADELAIDE – Ne m'en parlez pas Adhémar !

ADHEMAR – Ce sont les affaires qui ne vont plus ?

ADELAIDE – Notre entreprise de sous-vêtements féminins marchait très bien. Deux cent employés, deux ans de commandes d'avance...

ADHEMAR – La réussite quoi !

ADELAIDE – Il y a un an nous nous sommes associés avec un spécialiste des marchés du sud-est asiatique. Notre projet était de doubler notre affaire. Tout allait bien, seulement...

ADHEMAR – Seulement ?

ADELAIDE – Seulement voilà ! Au mois d'août dernier, pendant les congés, cet individu en a profité pour dévaliser l'usine.

ADHEMAR – Diantre !

ADELAIDE – Nous étions à la Martinique, les employés à leurs vacances. Le champ était libre.

(Entrée de Joseph côté bar.)

JOSEPH – Tiens, la baronne est arrivée ! *(Tentative de baise main ironique)* Bonjour Madame la baronne !

ADELAIDE *(Dédaigneuse)* – Bonjour Joseph !

ADHEMAR – Ah Joseph, écoute ça ! Ma sœur et mon beau-frère se sont fait avoir par un truand. Il était leur associé et il a profité des congés cet été pour vider l'usine.

ADELAIDE – Toutes les machines récentes, les stocks de sous-vêtements, les collants...

JOSEPH (*Ironique*) – Les collants ont filés ?

ADELAIDE (*Vexée*) – Très drôle !

ADHEMAR – Bref, il a réussi à leur faire passer les frontières ?

ADELAIDE – Apparemment !

JOSEPH (*Ironique*) – Il a pu passer entre les mailles ?

ADELAIDE – Oh, arrête !

ADHEMAR – Mais, il n’y avait pas de gardien,... de concierge ?

ADELAIDE – Si. L’ancien gardien est parti à la retraite il y a six mois et c’est ce bandit qui lui a trouvé un remplaçant. Remplaçant qui a disparu depuis.

ADHEMAR – Ils étaient de mèche évidemment.

ADELAIDE – Aujourd’hui, les employés sont en chômage technique.

JOSEPH – Ils ont dû avoir des complices haut placés pour voler vos soutiens-gorge. Des gros bonnets quoi !

ADELAIDE – Et ça te fait rire. Adhémar, allons dans ma chambre continuer cette discussion. Je ne tiens pas à en entendre davantage !

JOSEPH – Non, restez, c’est moi qui pars. J’ai à faire ! (*Il sort côté bar.*)

ADELAIDE – Toujours aussi railleur celui-là !

ADHEMAR – Oh, c’était plutôt drôle.

ADELAIDE – Bref, les banques ne veulent plus marcher. Nous sommes au bord de la ruine.

ADHEMAR – Si tu es venue me demander de l’argent je vais avoir des doutes sur ton équilibre mental !

ADELAIDE – Il y aurait bien une solution...

ADHEMAR – Ah oui, laquelle ?

ADELAIDE – Il faut vendre le château !

ADHEMAR – Quoi ?

ADELAIDE – Ma part pourra peut-être repousser les échéances.

ADHEMAR – Mais c'est ma maison !

ADELAIDE – C'est la nôtre !

ADHEMAR – Où veux-tu que j'aille ? Je n'ai que ça !

ADELAIDE – Avec la moitié de la vente vous pourrez vous acheter un petit pavillon.

ADHEMAR – Mais ce sont nos souvenirs, Adélaïde !

ADELAIDE – Ce sont vos souvenirs, mon frère, pas les miens !

ADHEMAR – De toute façon le château n'a plus une grande valeur depuis que la toiture de l'aile nord s'est effondrée.

ADELAIDE – Oh je sais ! Nous étions en vacances au château au mois d'août, il y a deux ans. Trois semaines après notre départ la toiture s'écroulait sur nos chambres.

ADHEMAR – Vous l'aviez échappé belle.

ADELAIDE – Vous comprenez pourquoi j'ai choisi de vous revoir ici, à l'hôtel ? Les murs y sont plus solides.

ADHEMAR – Avec une aile écroulée, personne ne voudra du château !

ADELAIDE – Détrompez-vous Adhémar ! Vous rappelez-vous le mois dernier, ce couple qui vous a rendu visite ?

ADHEMAR – Ah oui, des gens charmants. Ils voulaient visiter le château.

ADELAIDE – Ils vous ont fait croire qu'on les avait induit en erreur et qu'ils s'étaient trompés d'adresse.

ADHEMAR – Que veux-tu dire ?

ADELAIDE – C'étaient des agents immobiliers que j'avais envoyés pour faire une estimation des lieux.

ADHEMAR – C'est bien toi ça !

ADELAIDE – D'après eux, on peut encore en tirer une assez belle somme. De toute façon, nous n'avons plus le choix.

ADHEMAR – Mais enfin...

ADELAIDE – Ou alors vous vous arrangez pour me payer la part qui me revient. Réfléchissez, je monte dans ma chambre.

SCENE 10

(Entrée de Lucile au fond).

ADHEMAR – Tiens, vous ici ! Adélaïde je te présente Lucile, une amie, une voisine. Adélaïde, ma sœur !

LUCILE – Enchantée Madame !

ADELAIDE – Vous êtes une amie intime de mon frère, Madame ?

ADHEMAR – Oh oui, assez intime je crois.

LUCILE – Nous nous prêtons des livres, nous jouons au Scrabble, nous...

ADELAIDE – Bref, vous êtes sa maîtresse !

ADHEMAR – Adélaïde !

LUCILE – Votre propos est assez brutal, mais... Je l'avoue, j'ai beaucoup d'affection pour votre frère.

ADELAIDE – Vous me rassurez ! J'avais peur qu'il soit anormalement constitué. Je vous laisse. Réfléchissez à ma proposition Adhémar, mais réfléchissez vite !

(Elle sort côté chambres.)

LUCILE – Eh bien, vous m'aviez décrit votre sœur et son caractère, mais vous étiez en dessous de la vérité !

ADHEMAR – Elle et son mari sont dans une mauvaise passe.

LUCILE – A ce point ?

ADHEMAR – Ils sont presque ruinés à cause d'un aigrefin qui les a roulés.

LUCILE – Mon Dieu !

ADHEMAR – Elle me demande de vendre le château pour récupérer sa part.

LUCILE – Et vous allez devoir vous en séparer ?

ADHEMAR – Que puis-je faire d'autre ? Tous mes souvenirs...

LUCILE – Et vous n'avez pas d'autres solutions ?

ADHEMAR – Si, lui fournir sa part, je ne sais pas trop comment ?

LUCILE – Mais je sais moi !

ADHEMAR – Vous ?

LUCILE – Oui moi ! Les problèmes de votre sœur sont une bénédiction.

ADHEMAR – Vous êtes optimiste vous au moins !

LUCILE – Adhémar, mon ami, trêve de cérémonie. J'inverse les rôles, je ne prends pas de gants...

ADHEMAR – Vous me faites peur !

LUCILE – Adhémar,...voulez-vous être mon mari ?

ADHEMAR – Hein !

LUCILE – Oui, je sais, ce sont les hommes qui font ce premier pas en général, mais que voulez-vous, les événements commandent.

ADHEMAR – Eh bien vous alors !

LUCILE – Votre décision, mon Ami ?

ADHEMAR – Enfin Lucile, je ne peux pas accepter !

LUCILE – Pourquoi, je ne vous plais plus ?

ADHEMAR – Mais non,... Mais si,... Mais je suis sans le sou et je ne peux vivre à vos crochets !

LUCILE – Vous n'avez plus l'âge de passer pour un gigolo.

ADHEMAR – Ce n'est pas une question d'âge... Je ne peux pas, c'est tout !

LUCILE – Je possède une magnifique maison. Sa vente paiera largement la part de votre sœur et un début de restauration du château.

ADHEMAR – N'insistez pas, je vous dis.

LUCILE – Seriez-vous idiot par hasard ?

ADHEMAR – Et mon amour propre, qu'en faites-vous ?

LUCILE – C'est votre amour tout court qui m'intéresse. L'autre est juste bon pour votre entourage.

ADHEMAR – N'insistez pas Lucile, vous ne pouvez rien pour moi !

LUCILE – Je suis veuve depuis huit ans, nous nous sommes connus il y a trois ans et depuis six mois je suis dans vos bras, dès que nous le pouvons.

ADHEMAR – Lucile, ma Lucile, ma luciole, votre nom veut dire lumière. Vous êtes pour moi mon étoile, mon soleil, mon astre bienveillant...

LUCILE– Aujourd’hui il ne s’agit pas d’astre, mais de désastre !

ADHEMAR – Oh, je sais !

LUCILE – Non, vous ne savez pas tout ! Quand je suis arrivée tout à l’heure, j’étais porteuse d’une autre mauvaise nouvelle.

ADHEMAR – Ah, parce que vous trouvez que je n’ai pas eu ma dose ?

LUCILE – Je n’ai pas osé vous en parler tout de suite, vous étiez tellement choqué.

ADHEMAR – Allez-y, Lucile, allez-y !

LUCILE – Il y a près d’une heure, j’étais chez moi, et tout à coup un bruit assourdissant. Je me précipite dehors et je vois le château environné de poussière. Le toit de l’aile sud venait de s’effondrer !

ADHEMAR – L’aile sud aussi !

LUCILE – L’aile nord il y a deux ans et aujourd’hui l’aile sud.

ADHEMAR – Sur ma chambre !

LUCILE – Sur notre chambre !

ADHEMAR – Le château aura encore perdu une partie de sa beauté. Si Joseph était là il dirait « avec ses deux ailes en moins l’épervier qui est sur notre blason aura du mal à décoller ! »
(Il rit nerveusement.)

SCENE 11

(Entrée d’Adélaïde, côté chambre).

ADHEMAR – Adélaïde, si tu savais !

ADELAÏDE – Oh, je sais ! En arrivant j’ai entendu vos dernière phrases. Si j’ai bien compris le château a encore pris de la valeur.

(Entrée de Madame Bloche et sa fille. Elles vont à la réception et sonnent.)

LUCILE – Hélas Madame, il ne reste debout que la partie centrale avec son perron.

ADELAIDE (*ironique et amère*) – Avec de pareilles ruines, les Italiens vont nous envier ! Je prends ma voiture, allons contempler notre Pompeï local !

(Ils sortent tous les trois. Joseph apparaît derrière le comptoir.)

GERTRUDE – Ma note, s'il vous plaît !

JOSEPH – Elle est dans mon bureau, je vais la chercher.

(Abel entre au moment où Joseph se dirige vers son bureau.)

ABEL – Joseph, tu as oublié ta carte grise tout à l'heure ! (*Jeu de scène entre Abel et Héloïse qui essaient de se croiser mais qui n'arrivent pas à décider de quel côté passer*) Pardon Mademoiselle !

HELOISE (*à sa mère*) – Le voilà bonne maman, le voilà !

GERTRUDE – Qu'est-ce que tu as vu ?

HELOISE (*exaltée*) – Le prince charmant !

GERTRUDE – Ne sois pas stupide, c'est le garagiste !

HELOISE – Mais si bonne maman, c'est lui, comme dans mes rêves !

(Abel lui adresse des petits sourires gênés, il sent qu'on parle de lui. On peut penser qu'entre eux quelque chose vient de se passer. Retour de Joseph.)

JOSEPH (*à Gertrude*) –Tenez Madame, voila! (*Il lui tend la note.*)

ABEL (*qui remet la carte grise à Joseph*) – Je n'ai pas pensé à relever les numéros du loto, tu les as toi ?

JOSEPH – Oui, je les note toujours. Au bar ou au restaurant, il y a souvent un client qui me les demande.

(Adhémar revient en criant vers l'extérieur).

JOSEPH (*consultant son papier*) –Alors, le loto d'aujourd'hui...

ADHEMAR – Je reviens, j'ai oublié mon écharpe !

JOSEPH – Le 36, le 1, le 24, le 48, le 2 et...

(Pendant cette énumération, Adhémar est allé chercher son écharpe. A l'avant dernier numéro il est presque de retour à la porte d'entrée pour sortir. Il se fige, dos au public. Après l'avant dernier numéro il se retourne et dit :)

ADHEMAR – Le dernier numéro... Ça ne serait pas... le 12 ??

JOSEPH – Si ! Tu les as déjà vus ? Comment as-tu... *(Il s'interrompt en voyant Adhémar statufié.)* Les numéros du loto... Tu les as ??

ADHEMAR *(D'une voix blanche)* – Tous !! *(Il s'écroule inanimé.)*

(Stupeur de toutes les personnes présentes.)

GERTRUDE *(posant la note sur le comptoir)* – La note, ce sera pour plus tard ! Nous restons !!

RIDEAU

ACTE II

SCENE 1

(Adhémar affalé dans un fauteuil entouré des autres, qui se passent le ticket de loto).

JOSEPH – Ecartez-vous, bon sang. Il vient d'échapper à la syncope, c'est pas pour mourir étouffé !

ADELAIDE – Je monte dans ma chambre, je vais téléphoner cette nouvelle extraordinaire à Gaétan. *(Elle sort côté chambre.)*

ABEL *(à Joseph)* – Si j'allais chercher la Delahaye, je crois que j'ai un client.

JOSEPH – Ben dis-donc, tu ne perds pas de temps toi ! *(Abel sort au fond.)*

GERTRUDE – Monsieur le Baron, c'est une joie pour nous de vous connaître. Figurez-vous que ma fille Héloïse a rêvé de vous cette nuit !

(Joseph sort côté bar en haussant les épaules.)

HELOISE *(affolée)* – Mais non, bonne maman, ce n'est pas lui !

GERTRUDE – Elle voyait en vous le prince charmant.

ADHEMAR – Sans blague ?

GERTRUDE – Oh je sais, c'est un rêve de petite fille.

ADHEMAR *(mufle)* – C'est elle que vous appelez une petite fille ?

HELOISE *(gênée)* – Bonne maman, tu te trompes, il est trop vieux !

GERTRUDE *(à Héloïse)* – Oui, mais il a des sous !

ADHEMAR – Donc, elle m'a pris pour le prince charmant, à son âge ?

GERTRUDE – Je sais, elle fait plus vieille, mais c'est une jeune fille tout à fait convenable et bien éduquée. J'y ai veillé personnellement.

ADHEMAR *(vachard)* – Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ?

GERTRUDE – Peut-être une baronne cher Monsieur !

ADHEMAR *(ironique)* – Mais Madame, je n'ai pas souvenir d'avoir passé une annonce pour me marier.

GERTRUDE *(suivant son idée)* – Monsieur le baron, un coup de foudre est toujours possible !

ADHEMAR (*ironique*) – Je n’avais pas remarqué que le temps fût à l’orage.

LUCILE (*moqueuse*) – Je vois mon ami que vous avez beaucoup de succès auprès des... jeunes filles. Comment pourrais-je lutter ?

ADHEMAR – Ne soyez pas moqueuse Lucile, vous voyez bien que c’est surtout bonne maman qui m’adore. (*Se tournant vers Gertrude*) Et quelles sont les qualités de Mademoiselle votre fille ?

GERTRUDE – Son innocence et sa virginité sont des dons de Dieu !

HELOISE (*très gênée*) – On s’en va bonne maman ?

ADHEMAR (*encore plus mufle*) – Pardonnez-moi, Madame, mais j’ai horreur d’entrer chez les gens sans y être invité.

GERTRUDE – Les femmes ne vous intéressent pas ?

ADHEMAR – Les femmes si, mais les... Jeunes filles, non !

GERTRUDE – Ainsi Monsieur, vous n’aimez pas ma fille !

ADHEMAR – Je n’ai jamais dit ça Madame, mais vous me prenez au dépourvu.

GERTRUDE – Viens Héloïse, retirons-nous dans nos chambres, je n’ai pas dit mon dernier mot ! (*Elles sortent.*)

LUCILE – Eh bien, elles n’ont pas perdu de temps.

ADHEMAR (*taquin*) – C’est très agréable d’avoir de l’argent. Les mères proposent leurs filles.

LUCILE – C’est si excitant que ça ?

ADHEMAR – Si on m’avait dit il y a une heure que j’aurais autant de succès !

LUCILE – Et encore, ce n’est que le début.

ADHEMAR – Vous croyez ?

LUCILE – Le nombre d’amis que vous allez vous faire en gagnant au loto. Ils vont tous avoir quelque chose à vous demander.

ADHEMAR – Seriez-vous sur la liste vous aussi ?

LUCILE – Oh moi...

ADHEMAR (*par jeu*) – Ce doit être l’émotion. Il me semble que vous m’avez demandé quelque chose mais, c’est idiot, je ne me souviens plus quoi ?

LUCILE – Je ne désirais qu’une chose...Un simple petit anneau passé à mon doigt...

ADHEMAR – Et... que vous ai-je répondu ?

LUCILE – Que vous ne vouliez pas vivre à mes crochets.

ADHEMAR – J’étais bête !

LUCILE – Je ne vous le fais pas dire.

ADHEMAR – Maintenant tout est changé. Je réponds « oui ! »

LUCILE – Mais c’est peut-être moi qui ne veut plus être une femme entretenue.

ADHEMAR – Lucile, ne me dites pas que vous allez être aussi stupide que moi !

LUCILE – Je devrais réagir comme vous !

ADHEMAR – Mon Dieu, et moi qui croyais que la bêtise était une qualité essentiellement masculine.

LUCILE – Mettez-vous à ma place, je devrais renoncer.

ADHEMAR – Vous n’allez pas le faire, dites ?

LUCILE – Mais non ! Je veux surtout vous aider à digérer cette nouvelle situation sociale. Je vous laisse, j’ai une course à faire.

(Elle sort par le fond et croise Abel.)

ABEL – Je vous ai amené une voiture. Une Delahaye. Vous allez voir ce bijou. Une voiture de collection.

ADHEMAR – Que voulez-vous que je fasse d’une voiture ?

ABEL – C’est une voiture pour les gens fortunés. Et puis quelle classe !

ADHEMAR – Moi, les voitures...

ABEL – Mais si, venez l’essayer !

ADHEMAR – Je ne sais pas si je saurai...

SCENE 2

(Entrée de Colette coté bar.)

COLETTE – Ça va mieux Monsieur le baron, je tenais le bar quand Joseph est venu me dire pour le loto.

ADHEMAR– Croyez-vous Colette, c'est inespéré !

COLETTE – Je suis heureuse, le château va enfin revivre !

ADHEMAR – Quand j'aurai fini les travaux, j'inviterai tous mes amis, vous serez de la fête !

JOSEPH *(entrant côté bar)* – J'y compte bien !

COLETTE – Voilà un loto qui va faire des heureux.

(Entrée de Bernard, le curé, porte du fond.)

JOSEPH – Tiens te voilà Curé !

BERNARD – On m'a téléphoné que tu avais eu un malaise. J'ai sauté sur mon vélo !

JOSEPH – Dès qu'il s'agit des derniers sacrements, t'es plus rapide que le S.A.M.U. T'avais peur qu'il réfléchisse et qu'il change de crèmerie au dernier moment ?

BERNARD – Au lieu de dire des inepties, tu ferais mieux de lui apporter un petit rhum, et à moi aussi.

JOSEPH – On l'a déjà ranimé avec du calva.

BERNARD *(pour Adhémar)* – Il paraît que je suis un Saint-Bernard, et à défaut de t'apporter un cordial je trinquerais bien avec toi !

JOSEPH – Il y en a qui ne perdent pas le nord ! *(Il sort côté bar suivi d'Abel.)*

BERNARD – Alors, tu as voulu goûter au paradis ?

ADHEMAR – Je ne sais pas si j'y vais au paradis, mais je dois déjà être en route. J'ai l'impression d'être sur un petit nuage.

COLETTE – Et vous jouez toujours les mêmes numéros ?

(Joseph entre avec deux verres de rhum suivi d'Abel.)

ADHEMAR – **Toujours ! Une fois par an je fais la même grille. En tout cas, je joue toujours le 12.**

COLETTE – Le 12 ?

ADHEMAR – C'est mon chiffre. Je suis né un 12 décembre à midi.

JOSEPH – Et alors ?

ADHEMAR – Je joue le 1, le 2, le 12, les trois multiples de 12 : le 24, le 36 et le 48.

JOSEPH – C'est pratique pour mémoriser.

ABEL – C'est trop compliqué pour moi. Tout ce que j'ai compris c'est que le 12 est votre numéro porte-bonheur.

JOSEPH – C'est un chiffre important. Les 12 travaux d'Hercule...

BERNARD – Les 12 apôtres...

JOSEPH – Les 12 commandements...

BERNARD – Ah non, il n'y en avait que 10. Mais pour toi on aurait dû en créer deux autres.

COLETTE – Les 12 coups de minuit...

BERNARD – Les 12 mois de l'année...

JOSEPH – La douzaine d'huîtres...

ABEL – Et, vous jouez ces numéros depuis quand ?

ADHEMAR (*réfléchissant*) – Ça fait, ... Ça fait, ... Fichtre, ça fait exactement douze ans !

BERNARD – C'était écrit, tu devais gagner !

ABEL – Finalement, une fois par an, vous n'êtes pas un vrai joueur.

ADHEMAR – Ah, je fais aussi un tiercé le même jour.

ABEL – Un tiercé ! Ah là, vous m'intéressez. C'est mon truc ça !

COLETTE – Et comme pour le loto, toujours les mêmes chiffres. Le 12 ?

ADHEMAR – Non, souvent il n'y est pas. Alors je fais le 1 et le 2, et comme 1 plus 2 ça fait 3, je joue aussi le 3.

JOSEPH – C'est pas idiot.

COLETTE – Vous faites de la numérologie quoi !

ABEL – Attendez, vous n'allez pas me dire que vous avez joué ça ?

ADHEMAR – Si !

ABEL – Eh ben, heureusement que vous avez gagné au loto parce qu’avec ces trois-là, vous n’êtes pas prêt de faire fortune.

ADHEMAR – C’est possible.

ABEL – C’est même certain !

ADHEMAR – Vous savez, moi je n’y connais rien.

JOSEPH – Ils sont si mauvais que ça ?

ABEL – L’as, le deux et le trois, ils n’ont jamais été dans les cinq premiers, à part quelques courses minables au fin fond de la province, et encore...

ADHEMAR – En fait, j’ai joué le 3-2-1.

JOSEPH – Et pourquoi dans cet ordre-là ?

ADHEMAR – Parce que ça fait 3-2-1 partez ! Pour une course, c’est logique non !

ABEL – Si seulement vous m’aviez parlé, je vous aurais tuyauté moi !

ADHEMAR – Oui mais cette fois il y avait aussi leurs noms qui me plaisaient bien.

ABEL – Ah oui, parlons-en de leurs noms !

COLETTE – Qu’est-ce qu’ils ont leurs noms ?

ABEL – Ils ont que le 1 c’est Gaspard, le 2 c’est Balthazar et le 3, devinez ?

COLETTE (*riant*) – Ce n’est pas Melchior quand même ?

ABEL – Gagné !

ADHEMAR – J’ai pensé que ces trois-là, ils apportaient des cadeaux, alors...

BERNARD – Il a raison. Les rois mages ça inspire confiance.

ABEL – Vos fameux rois mages, relisez votre bouquin Monsieur le curé, ils sont arrivés, ok, mais bons derniers. Et ça ne change pas !

JOSEPH – Et, ils sont de la même écurie ?

ABEL – Même pas. Et c’est ça qui est extraordinaire. C’est la première fois qu’ils courent ensemble.

JOSEPH – Au fait, c’est quoi comme course, du trot, des obstacles ?

ABEL – Non, c'est une course attelée.

BERNARD – Ah oui, avec des petites voitures.

ABEL – On appelle ça des sulkys. Dites-donc, à propos de voiture, si on allait essayer celle qui vous attend dehors ?

ADHEMAR – C'est bien pour vous faire plaisir !

(Ils sortent porte du fond, sauf Bernard. Emilie entre côté bar.)

SCENE 3

EMILIE – Le patron m'a dit d'apporter quelque chose mais quoi ?

BERNARD – Alors Emilie, quel événement n'est-ce pas ?

EMILIE – Quoi donc Monsieur le curé ?

BERNARD – Eh bien, que Monsieur Adhémar gagne la super cagnotte du loto.

EMILIE – Je le savais.

BERNARD – Vous le saviez ?

EMILIE – J'en ai rêvé cette nuit !

BERNARD – Vous voulez dire que vous lisez dans l'avenir ?

EMILIE – Oh non, moi ça serait plutôt dans le passé des gens que je lis.

BERNARD – C'est quand même plus facile.

EMILIE – Croyez pas ça Monsieur le curé !

BERNARD – Et comment faites-vous ?

EMILIE – Oh, c'est très simple, en faisant les chambres !

BERNARD – Je ne vois pas ?

EMILIE – Oui, mais moi je vois !

BERNARD – Et vous voyez quoi ?

EMILIE – Vous pouvez pas savoir Monsieur le curé ce que les draps peuvent raconter.

BERNARD – Les draps ?

EMILIE – Ben oui, soit qu'ils sont tout chiffonnés ou impeccables. Et des tas d'autres détails..

BERNARD – Vous voulez bien vous taire ! Vous n'avez pas à voir ces choses-là.

EMILIE – J'veais quand même pas faire les chambres en fermant les yeux !

BERNARD – Eh bien si justement ! Vous devriez fermer les yeux sur certaines choses.

EMILIE – Ça va pas être commode !

BERNARD – Et puis vous pouvez aussi vous tromper !

EMILIE – Alors là, ça m'étonnerait !

BERNARD – Vous n'avez que des images dans votre tête, vous n'avez pas le son !

EMILIE – Ça dépend !

BERNARD – Ca dépend, ça dépend de quoi ?

EMILIE – Ben parfois il y a des chambres qui sont libérées très tôt. Alors j'en profite pour commencer mon service, pour ne pas avoir à faire tout en même temps.

BERNARD – Et alors ?

EMILIE – Souvent les chambres voisines sont encore occupées.

BERNARD – Je connais bien cet hôtel et je suis sûr qu'on n'entend rien d'une chambre à l'autre.

EMILIE – Sauf quand on colle son oreille à la cloison !

BERNARD – Ah, parce que vous faites ça aussi ?

EMILIE – Ben oui, sinon on entend rien.

BERNARD – Mais c'est insensé ! Vous allez me faire plaisir d'abandonner ces pratiques. Tenez venez me voir samedi, je vous confesserai.

EMILIE – Moi ?

BERNARD – Oui, vous devez avoir la conscience bien encombrée.

EMILIE – Dites donc, je ne me suis pas confessée depuis longtemps. Va falloir prévoir tout votre week end.

BERNARD – Vous me direz tout dans les grandes lignes.

EMILIE – Mais dites donc, si je vous dis tout, vous en saurez autant que moi !

BERNARD – Evidemment !

EMILIE – Mais alors, pourquoi vous me faites des reproches ?

BERNARD – Quoi ?

EMILIE – C'est vrai, quand vous confessez les gens, c'est vous qui devenez indiscret !

BERNARD – Mais, je ne les oblige pas à parler.

EMILIE – Les couettes non plus j'les oblige pas et pourtant elle me causent.

BERNARD – Oh, Emilie !

EMILIE – N'empêche que y'a des gens qui viennent vous raconter leurs exploits !

BERNARD – Ils ne viennent pas pour se vanter mais pour se faire pardonner.

EMILIE – Ben moi, j'en aurais des choses à dire !

BERNARD – Emilie, vous êtes pire que Marie Madeleine !

EMILIE – C'est qui Marie Madeleine, une de vos clientes ?

BERNARD – En quelque sorte oui. Mais vous Emilie, vous n'êtes pas très fidèle ?

EMILIE – Oh moi vous savez Monsieur le curé, quand un homme me plait, je ne sais pas dire non !

BERNARD – Je l'ai entendu dire.

EMILIE – Et quand un gars me propose de m'emmener à l'hôtel, c'est pas celui de votre église mais un hôtel comme celui-là. Et pour ce genre de cérémonie, y'a pas besoin de publier les bans et y a pas besoin non plus de témoins !

BERNARD – Enfin, Emilie, rappelez vous vos leçons de catéchisme !

EMILIE – Ben justement, on nous disait « Aimez vous les uns les autres » !

BERNARD – « Aimez vous les uns les autres », vous avez une façon d'interpréter les phrases !

EMILIE – Ah bon ?

BERNARD – L'important voyez vous, c'est d'aimer son prochain.

EMILIE – Mais c’est ce que je dis toujours, je suis sûre que j’aimerai le prochain.

BERNARD – Vous êtes incorrigible ! Votre mère ne vous a donc jamais mise en garde contre les garçons ?

EMILIE – Oh si ! Elle me disait souvent : « Avant de dire oui, il faut toujours tourner sept fois sa langue dans sa bouche ! »

BERNARD – Ah, vous voyez !

EMILIE – Eh ben ça ne changeait rien. A un beau gars je dis jamais non, même quand je tourne sept fois ma langue dans sa bouche.

BERNARD (*furieux*) – Arrêtez ! Toutes ces bonnes paroles sont faites pour vous remettre dans le droit chemin et vous vous en servez pour vous en écarter.

EMILIE – Moi ?

BERNARD – Je n’arrive plus à discerner, si vous êtes sottre ou bien très futée !

EMILIE – Oh, Monsieur le curé !

BERNARD – Vous recherchez le plaisir, la facilité.

EMILIE – Facile, facile, c’est vous qui le dites, Vous savez c’est pas si reposant que ça. Le jour faire le ménage dans les chambres d’hôtel et la nuit se mettre en ménage dans d’autres chambres d’hôtel, c’est crevant !

BERNARD – Vous n’êtes pas obligée.

EMILIE – Je ne suis pas obligée non plus d’aller me confesser !

BERNARD – Non, mais au moins promettez-moi d’être discrète.

EMILIE – Pour l’histoire des draps, vous en faites pas, j’en parle qu’à la cuisinière !

BERNARD – Mon Dieu !

EMILIE – Ici ce sont toujours des clients de passage, et c’est bien dommage. Si c’était des gens du coin ça serait plus marrant !

BERNARD – Avec vous ça serait même dangereux !

(Entrée de Colette côté bar.)

COLETTE – Eh bien Emilie, mon mari vous avait demandé d’apporter des coupes pour fêter la fortune de Monsieur le baron !

EMILIE – Ah, c’était ça, je me souviens maintenant ! *(Elle sort côté bar.)*

COLETTE – Décidément cette fille n'écoute pas ce qu'on lui dit et elle ne voit pas le travail à faire. Elle doit être un peu sourde et aveugle.

BERNARD – Oh ça je ne crois pas chère Colette, je ne crois pas !

Attention, une grille de loto n'est qu'un morceau de papier bien fragile...

Si vous souhaitez connaître la fin de cette pièce,
il vous suffit de commander le texte à :

Librairie Théâtrale
3 rue de Marivaux 75002 Paris (France)
Site internet : <https://www.librairie-theatrale.com>
E-mail : support@librairie-theatrale.com Tél. : 01 42 96 89 42